LE
SOLITAIRE DE LA LUNE

DU MÊME AUTEUR :

L'ENVERS D'UNE SAINTE, pièce en trois actes.

LES FOSSILES, pièce en quatre actes.

L'INVITÉE, pièce en trois actes.

L'AMOUR BRODE, pièce en trois actes.

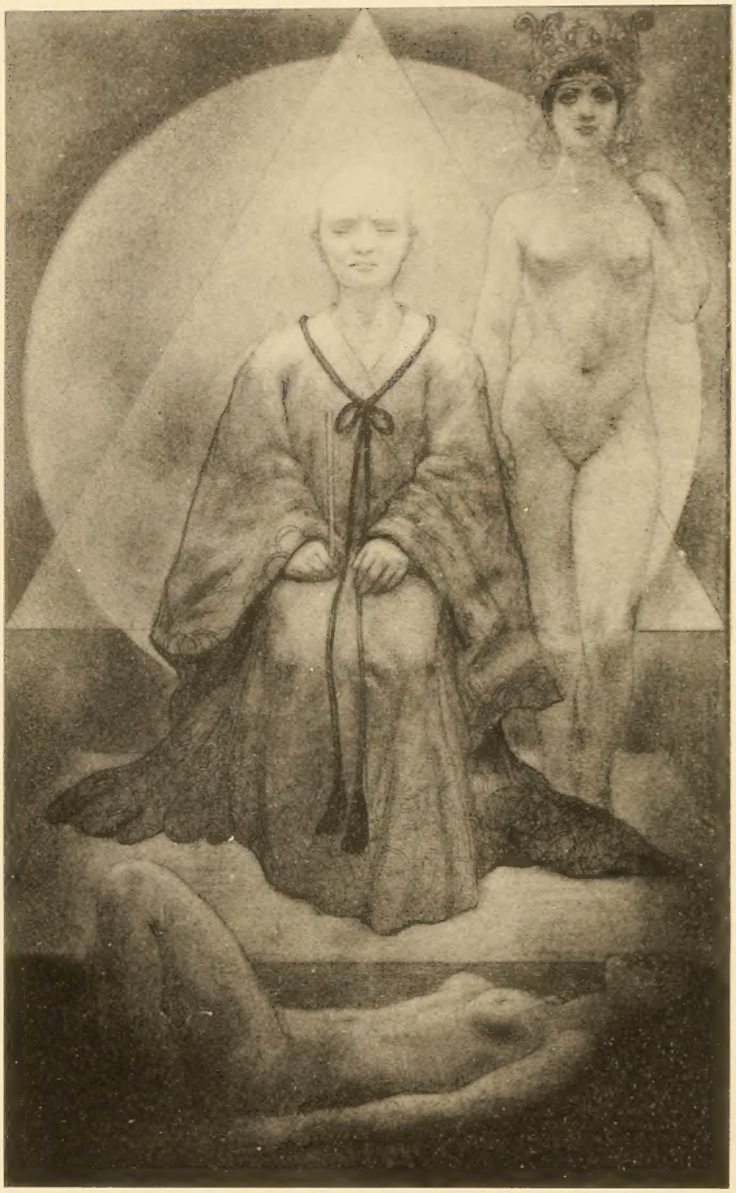
LA FIGURANTE, comédie en trois actes.

LA NOUVELLE IDOLE, pièce en trois actes.

LE REPAS DU LION, pièce en cinq actes.

LA FILLE SAUVAGE, pièce en cinq actes.

LE COUP D'AILE, pièce en trois actes.



FRANÇOIS DE CUREL

LE SOLITAIRE DE LA LUNE

AVEC UN FRONTISPICE
D'ARMAND RASSENFOSSE

PARIS
LES BIBLIOPHILES FANTAISISTES
1909

Ce volume a été tiré à
cinq cents exemplaires
numérotés à la presse.

Justification du tirage :

287

15 exemplaires sur japon
numérotés de 1 à 15.

485 exemplaires sur vergé
numérotés de 16 à 500.

Y a-t-il réellement un homme dans la lune ? Les Slaves disent que cet homme s'appelle Clotar et qu'il fait allonger la lune en y versant de l'eau.

Henri Heine — *Reisebilder*

I

PARADIS LUNAIRE

I

PARADIS LUNAIRE

L'histoire de Clotar est fort ancienne. Elle commence vers l'époque où Dieu se flattait, en formant l'homme à son image, d'avoir un jour d'intelligents appréciateurs de sa force. Cette espérance se changea bientôt en regrets. Lorsque la terre et toutes les autres planètes furent peuplées d'êtres raisonnables, Dieu s'aperçut que son but était manqué. Il avait uni des milliards d'âmes à des milliards de corps avec mission de faire agenouiller ceux-ci devant sa divinité, et voilà que la masse des créatures n'était occupée que de soins profanes, à part quelques individus spécialement voués au culte du Très-Haut, ce qui pour eux consistait surtout à morigéner le peuple et à le gouverner par la vénération.

En général, les esprits cultivés dissertaient au lieu d'adorer. Ils maniaient Dieu comme un problème

et disputaient s'il est nombre, idée ou harmonie. Suivant les uns, l'univers entier participe à l'essence divine, dont l'obscurité vient précisément de ce qu'on ne peut voir sa propre figure. D'autres jugeaient l'existence un triste cadeau, indigne d'une main souverainement bonne. D'illustres génies s'appliquaient à disculper Dieu et à prouver son innocence, alors que, par goût des solutions simples, les moins subtils niaient toute direction surnaturelle.

Tandis que délibéraient les sages, les illettrés se jalousaient, se pillaient, s'égorgeaient, ou encore s'aimaient, ce qui les détournait bien davantage de leur fin dernière.

Devant ce piètre résultat, Dieu pensait que si la création était à refaire, mieux vaudrait renoncer aux adorations réfléchies, et s'en tenir à la douce chanson du rossignol, qui n'est pas loin de la prière, grâce à son inconscience même, — quand il se souvint qu'un astre chétif, sans végétation et sans eau, restait encore désert.

C'était la lune.

Séduisante occasion d'expérimenter si un être supérieur soustrait à l'influence de ses pareils, ne pouvant plus ni les aimer ni les tuer, donnerait enfin le spectacle unique d'une personne raisonnable

fidèle à sa mission. D'abord conquis à cette idée, le Seigneur examina quelle espèce d'anachorète il mettrait dans la lune; et, entre les habitants de tous les mondes, il se décida pour l'homme, le plus sensuel, le plus obstiné et le plus orgueilleux des êtres. Certes, si l'on parvenait à obtenir l'hommage exclusif d'un pareil animal, l'épreuve serait décisive.

Celui qui fut l'objet de ce choix flatteur s'appelait Clotar. Sa chevelure était blonde, sa peau blanche et son front large. Il touchait à sa deuxième année. On le prenait d'âge très tendre, pour s'assurer une âme libre de tout sentiment; et, en effet, Clotar n'avait encore chéri que le sein de sa nourrice, pour le mordre aussitôt de sa première dent. Ce passé, quoique résumant à merveille la double face des affections humaines, parut négligeable. L'Élu se vit subitement transporté sur un des principaux sommets de la lune. Pour lui rendre la vie possible, Dieu l'environna d'un peu d'air, mais ne jugea pas utile de placer à sa portée ni eau ni plantes. Le jeune Clotar ne se mettait jamais en colère, puisqu'il n'avait personne à battre; il ne jouait pas, faute de camarades; ne courait pas, étant toujours sûr d'arriver le premier. Il ne riait jamais, ne pleurait pas davantage. Son existence ressemblait beaucoup

à celle des roches environnantes. Pas plus que les granits il ne se dépensait en mouvements injustifiés. Cela étant, qu'avait-il besoin de nourriture ou de boisson ? Les molécules que la main du Tout-Puissant ajoutait à son corps, aussi longtemps qu'il fut en voie de croissance, lui restèrent acquises comme à une statue les parcelles de son marbre.

Tant qu'il habita la lune, Clotar ne s'éloigna pas du lieu où il avait été déposé. Il y vécut des centaines d'années, tout le long des jours étendu au soleil. Une fois par siècle, il s'inquiétait d'un volcan voisin dont l'éruption lui lançait des cendres et des laves. Il s'esquivait alors, avec des grognements de bête fauve, pour s'abriter dans une caverne. A ces rares contrariétés près, les journées du solitaire s'écoulaient heureuses. Il n'était précisément ni éveillé ni endormi, mais dans un état d'engourdissement fort enviable. L'ennui était sans prise sur cette âme qui n'avait pas connu de plaisirs. Chacune de ses minutes ressemblait à la précédente : pourquoi eût-il préféré l'une à l'autre? Jamais le cœur de Clotar n'avait battu plus vite, jamais son œil n'avait interrogé l'horizon dans l'anxiété d'une attente. Il ne soupçonnait pas ces instants incomparables qui

font terrible la monotonie des heures. Passé, avenir, se confondaient dans le présent.

D'ailleurs, son indifférence n'était pas absolue. Souvent le soir, au soleil couchant, il se soulevait avec lenteur ; et, assis sur le sommet du mont, il observait les ombres noires qui, pareilles à des fosses béantes, s'allongeaient au pied des cônes, tandis que plus loin, dans les ténèbres que projetaient déjà de hautes crêtes, d'innombrables volcans brasillaient.

Enfin le soleil jetait dans l'espace son dernier rayon.

Clotar tournait alors vers le ciel un visage attendri : au milieu des étoiles planait un disque énorme dont ne se détachait plus son regard. L'extase durait des heures, pendant lesquelles il suivait sans se lasser les phases de la Terre, voyait s'arrondir son croissant et guettait l'arrivée des îles qui, toutes vertes, traversaient le bleu pâle des mers.

Quelquefois l'astre chéri éblouissait par sa blancheur, signe que l'hiver ensevelissait sous les neiges le pays de Clotar, dont les frères mouraient de faim et de froid. Mais, à distance, les contrées glacées paraissaient d'autant plus brillantes qu'elles

étaient plus misérables. Charmé, Clotar levait les bras avec une dignité sacerdotale, pour lui geste de suprême énergie, qui signifiait : « Que c'est beau ! » sans ajouter, malheureusement : « Celui qui a fait cela doit être grand ! » car il n'avait jamais vu d'activité se manifester par une œuvre. A un élan mal défini se résumaient donc ses aspirations vers l'Idéal. Le soleil n'avait qu'à revenir : la Terre ne semblait plus dans les cieux qu'un léger nuage ; Clotar s'étendait, les yeux clos, et sa piété continuait à dormir sans réveil probable.

Nouveau désappointement pour le Seigneur. Était-ce en vue d'étudier l'incrustation progressive d'un célibataire morose en d'immuables façons d'être, qu'il avait isolé une existence dans la lune? A quoi bon trier parmi les habitants de l'univers un enfant vierge d'impressions pour le cloîtrer dans une planète soigneusement purgée de toute cause de dissipation, depuis la femme au regard troublant jusqu'au plus humble légume? Que de combinaisons dépensées en pure perte ! Renoncer à l'homme sociable que les passions absorbent, et découvrir que la solitude n'est pas moins malfaisante en supprimant toute passion ! Du sein des cités populeuses s'élevait parfois vers Dieu le cri d'une

âme blessée. Mais Clotar, parmi les roches arides, dans le silence des précipices, n'exhalait jamais que le souffle mesuré de l'animal qui repose. Comme glorification du Très-Haut, c'était peu, et le Seigneur, irrité, résolut de couper court à cette quiétude sacrilège par un avertissement sévère.

Un formidable orage éclata. Aux premières détonations, Clotar se souleva pour inspecter le volcan voisin ; et, le voyant paisible, il se tranquillisait, lorsque Dieu lança la foudre sur un bloc de pierre tout proche du dormeur, qu'un éclat vint meurtrir au milieu de la poitrine. Clotar, qui n'avait jamais ressenti la moindre douleur, bondit avec un hurlement plaintif, puis, guidé par l'instinct, se prosterna, très humble. Le Seigneur, apaisé par cette posture, ne voulut pas se montrer trop exigeant : le tonnerre cessa de gronder ; et, peu après, Clotar retombait dans une sécurité somnolente.

Des années s'écoulèrent, et l'incorrigible persista dans son indifférence. Il fallut, pour le secouer, un nouvel orage et une seconde blessure, accueillie, cette fois encore, par un hurlement, mais par un hurlement de rage. Il montra le poing au ciel, et courut se réfugier dans l'angle le plus obscur de la caverne où il s'abritait contre les éruptions du

volcan. Là, se croyant en sûreté, il partit d'un éclat de rire.

Si le créateur de la caverne ne fit pas écrouler la montagne sur la tête du rieur, c'est que d'être aplati comme une feuille de mica dans la masse du granit est une fin trop prompte.

La mesure est comble, l'expérience terminée, et l'expiation sera terrible, quoique d'apparence plutôt bénigne.

II

PARADIS TERRESTRE

II

PARADIS TERRESTRE

Des femmes qui, à marée basse, ramassaient des coquillages, trouvèrent Clotar étendu sur la grève. Il dormait. Ce n'était pas un naufragé : car depuis plusieurs jours le calme régnait sur l'Océan ; ni un nomade venu de l'intérieur : car le sable autour de lui ne portait aucune empreinte. Les femmes se retirèrent sans l'éveiller et revinrent bientôt suivies du gros de la tribu, le roi et les anciens en tête. Chacun put vérifier que la plage n'avait pas été foulée. Tous se regardèrent, émus d'une même idée : l'étranger descendait du ciel.

Quoique de mœurs paisibles, et fort heureux, d'ailleurs, ce peuple ne passait pas pour civilisé. Il n'avait d'autres lois que le bon plaisir d'un chef; il ignorait l'écriture, et les mots de sa langue n'exprimaient jamais deux choses à la fois. Il se fiait aux apparences et constatait de fréquents

prodiges. A l'unanimité, il décida que l'étranger ne pouvait être qu'un Dieu.

Lorsque Clotar reprit connaissance, il aperçut le roi, les anciens et le peuple prosternés devant lui. Ce spectacle ne l'enchanta pas. L'animation de la foule le surprenait et l'effrayait. Jusqu'alors il n'avait observé que le mouvement soumis à des lois fatales, aboutissant sur son corps à des chocs douloureux. Dans la multitude agenouillée, la seule chose dont il se préoccupât était une incessante mobilité, qu'il supposait de même nature que la chute des roches au fond des précipices. Il voulait fuir ; mais son regard en quête d'une caverne rencontra la mer, dont les lames jouaient au soleil, et plus loin, sur le rivage, un bois dont la brise secouait gaiement les ramures. Entre les mouvements de la foule, de la mer et du bois, il ne fit aucune distinction, et, persuadé que la matière ennemie le cernait, il attendit. Le roi se leva et prit la parole. C'était un homme universellement estimé comme sage et pieux. Sa bonne conscience lui donnait de l'audace. Il dit à Clotar que sa nation était infiniment touchée de ce qu'il daignait la visiter et se croirait invincible tant qu'elle aurait l'honneur de le loger. Il pria l'hôte céleste de se rendre au temple, où lui seraient

rendus les honneurs divins. Clotar l'écoutait sans comprendre; et l'immobilité de ses traits, rappelant l'inertie des idoles, ne fit qu'ajouter à la sainte terreur qu'il inspirait.

Il se laissa conduire avec une soumission farouche qu'on prit pour de la majesté. En chemin, ses yeux, habitués aux solitudes pierreuses, aperçurent de grasses cultures où bondissaient des troupeaux. Les mugissements des bœufs, les triomphantes clameurs du peuple et la plainte lointaine de la mer l'assourdissaient d'un tumulte confus. Il tremblait. Le temple, dont la voûte imitait la paroi protectrice d'une caverne, le rassura. Son émotion décroissante fit place à un malaise intolérable: la faim le tenaillait pour la première fois, rendue impérieuse par une heure d'existence plus accidentée que les siècles passés dans la lune. Aussi lorsqu'on lui présenta les viandes du sacrifice, en dévora-t-il une bonne part devant les fidèles ravis de la condescendance du Dieu, qui voulait bien, chose inouïe, toucher aux mets sacrés.

Le roi et les prêtres l'installèrent ensuite dans l'enceinte réservée du sanctuaire, où on le laissa en compagnie de dix jeunes filles choisies parmi les plus belles. Ainsi entouré, Clotar ne put échapper

longtemps aux fatalités physiques dont la faim venait de marquer l'invasion. Ce que l'instinct eût peut-être tardé à lui apprendre, ses dix épouses mirent une religieuse ardeur à le lui dévoiler, car l'amour divin ne comporte ni honte ni retenue. Pendant ce temps, les prêtres, restés dans le temple, invoquaient l'Esprit créateur.

Au bout de quelques mois, Clotar n'ignorait rien de ce qu'un homme non civilisé doit savoir. Il parlait couramment un langage imagé : n'ayant conversé qu'avec des femmes, il voyait dans la parole tout autre chose qu'un instrument de démonstration. Comme le roi, les prêtres et le peuple cherchaient à l'émouvoir par des prières, plutôt qu'à le convaincre par des raisons, il ne recevait jamais de son entourage la moindre leçon de logique. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin pour jouer à la perfection son rôle auguste. Clotar, avec des mots d'affirmation absolue, de tendresse passionnée, de fureur débordante, tenait admirablement la piété publique en haleine.

Sa parole ne s'adressant qu'au sentiment, il était naturel que sa pensée ne s'attachât qu'aux apparences. Pourquoi eût-il douté d'une divinité évidente à tous. En se croyant Dieu, il s'inclinait

devant un fait; et l'éducation de la chair transformait son orgueil de nouvel initié en illusion complète de la puissance créatrice.

Toutes les satisfactions que peut rêver une âme barbare dans un corps robuste épiaient son désir. Une obéissance aveugle accueillait ses ordres irréfléchis et son caprice était sagesse. Il offrait la plus parfaite image du souverain bonheur aux naïves intelligences qui l'avaient élu. Relativement à ses fidèles, Clotar était réellement un Dieu.

III

HUMANITÉ

III

HUMANITÉ

De la terrasse qui couronnait le temple, on découvrait une immense étendue de pays dont la déclivité se perdait dans la mer. Cette terrasse était le séjour préféré de Clotar. Il y passait des heures, grave au milieu du babil des femmes, amusé seulement par le lointain fourmillement des hommes. A les voir petits et affairés sous l'immensité des cieux, il trouvait dans sa propre indifférence la marque d'une grandeur comparable à celle des horizons limpides, — plus certain de sa supériorité quand il découvrait ses adorateurs luttant contre la nature, que lorsqu'il les avait à ses pieds baisant les dalles du sanctuaire.

Un soir, il aperçut au delà des forêts, dans la brume dorée du crépuscule, un long panache d'étincelles qui tourbillonnait jusqu'aux étoiles. Il s'informa.

— Tu veux sans doute nous éprouver? répondit une des femmes. Tu sais bien que c'est un signe terrible de ta colère. La montagne qui vomit du feu semblait depuis longtemps éteinte et nous espérions que ta présence avait à jamais éloigné ce fléau. Mais tu lui as de nouveau commandé de faire pleuvoir des cendres sur les vignes, et ton peuple se désole.

Clotar interrompit avidement :

— Femme, reviens de ton erreur. Comment la montagne pourrait-elle incendier vos vignes ? Elle s'élève au milieu d'une plaine rocailleuse où rien ne pousse.

La femme sourit, dévotement incrédule, mais Clotar ne s'en soucia pas. Avec la netteté d'une vision, son souvenir l'emportait dans une âpre contrée où il cessait d'être Dieu. Seul, sous une main vengeresse, il fuyait éperdu à la recherche d'un asile, et n'était plus qu'un homme, misérable entre tous. Les sacrifices, l'encens dont on le grisait, les cantiques où l'on exaltait son éternelle sagesse, tout cela se changeait en opprobre là-bas, auprès de la montagne dont brillait dans la nuit l'auréole sanglante. Quel Dieu était-il donc pour que, du haut de son temple, l'œil d'une femme pût apercevoir

la frontière de son royaume? Cette humiliante vision laissa Clotar les yeux baignés de larmes.

Or, comment ne pas aimer un Dieu qui pleure? Lorsque le peuple apprit combien le Maitre s'affligeait de ses crimes, il oublia le fléau pour s'abimer dans une contrition désintéressée. Ce fut vraiment le peuple d'un Dieu.

Désormais, la mélancolie de Clotar allait grandissant. Sa pensée ne quittait plus les déserts où il avait entrevu l'Esprit. Mais quel Esprit, et pourquoi avait-il encouru sa haine? Nuit et jour, il se heurtait au problème d'airain. Du choc jaillissait parfois un éclair de poésie : les prêtres attentifs en gardaient la mémoire ; et, lorsque l'écriture fut inventée, on en fit des livres, les plus beaux du monde.

Jusqu'alors, Clotar n'avait pas eu de favorite. Incapable de distinguer l'exaltation mystique du délire le moins affiné, son caprice appréciait chez toutes ses compagnes une égale facilité au plaisir. Il en fut autrement dès que l'angoisse de l'Inconnaissable vint bouleverser sa vie. La possibilité d'une déchéance le jeta dans des exaltations. Il eut besoin d'être ennobli par ses satisfactions les moins hautes, et ses intimités ne furent plus de simples rencontres.

Celle qu'il aima était ardente et frêle, consumée, semblait-il, d'une flamme intérieure. Elle entrevit la plaie dont souffrait son ami et fut glorieuse de consacrer sa tendresse de créature infime à la guérir. Le Dieu et sa servante trouvèrent une grande douceur à ce commerce, que la mort termina bientôt. La mort n'était connue de Clotar que par l'égorgement des victimes et l'effeuillement des roses devant l'autel. Du reste, il s'attendait à tout voir périr, hormis lui-même, dont les cantiques célébraient l'éternité. Pourtant, lorsque les joues de la bien-aimée se décolorèrent, lorsqu'au navrement de son sourire, à la langueur de son baiser, à la faiblesse de sa voix, il comprit qu'elle allait passer, sa stupeur égala son désespoir.

— Mon époux et mon Dieu, disait l'agonisante, je meurs contente, si c'est ta volonté! Je sais que tu ne resteras pas toujours sur cette terre. Tu me fais partir pour bientôt me rejoindre. Je t'attendrai au séjour des justes, avec quelle impatience! peux-tu l'ignorer?

Clotar, révolté contre la brutalité du trépas, s'écriait :

— Mais vois donc ma douleur!... Si mon amour ne te rend pas la vie, c'est que je ne suis pas Dieu.

J'ose te l'avouer, à toi, sœur de mon âme : j'avais à ce sujet un doute qui devient une certitude affreuse. Il existe un pouvoir auquel je suis asservi, qui m'a jeté ici-bas sans me consulter, et qui te frappe pour m'atteindre. Comment ai-je offensé ce Dieu, le vrai? D'où vient qu'il me torturait déjà dans une autre existence, dont je garde le vague souvenir? Pourquoi m'est-il interdit de pénétrer le double mystère de son être et du mien ?

La mourante lui pressait doucement la main :

— Tu es Dieu, je l'affirme ! Ah ! j'ai bien réfléchi à ton sacrifice sublime ! Il t'a plu de revêtir notre enveloppe mortelle pour être mieux à portée de nos cœurs... Mais aussi comme nous t'aimons !... Le doute, la négation, la terreur d'une divinité plus puissante, c'est le fond de notre nature, c'est ce que tu acceptais en venant partager notre héritage de souffrances, ô mon Dieu, mon céleste amant!...

Elle n'avait qu'un moyen de le convaincre, — en ne mourant pas. Dès qu'elle eut rendu l'âme, il y eut un incrédule, un seul, dans le temple de Clotar, et il trônait au fond du sanctuaire !

Les fidèles ne tardèrent pas à remarquer la tristesse de Dieu. Ils observèrent en même temps que la vigne coulait, que les brebis étaient moins

fécondes, et qu'il ne naissait que des filles. Tout le pays se lamentait.

Le roi se présenta devant Clotar.

— O Dieu, excuse un esclave assez hardi pour t'importuner en dehors des heures de prières publiques, et pardonne-lui surtout de faire allusion à tes sentiments personnels. Depuis quelques semaines, ton visage reflète un noir souci ; et la vendange, qui s'annonçait belle, dessèche sur les ceps, les troupeaux dépérissent, et il naît si peu de garçons que bien des maris ont résolu de déserter le lit conjugal tant que ton humeur ne sera pas adoucie. Nous sommes d'avis que ces calamités ont suivi la mort de celle que tu pleures. O Dieu, j'ai une fille unique, trésor de beauté, perle de ma nation, digne de remplacer la bien-aimée. Et puis, si quelque chose dans cette jeune âme ne te convenait pas, n'es-tu pas Celui qui voit dans les cœurs et les tourne où il lui plaît. Je te la donne. Accueille mon enfant et compatis à nos maux.

Par habitude d'accepter les offrandes, Clotar fit signe que la postulante était admise. Après avoir baisé la poussière, le roi se retirait; cédant à l'irrésistible impulsion qui porte l'homme à confier ses peines, Clotar le rappela.

— Roi, j'apprécie ton intelligence et ta vertu. Approche sans crainte : je veux t'interroger sur un doute qui m'obsède.

— Notre intelligence n'est qu'un reflet de l'éternel savoir, répliqua le roi. Mais, si tu réclames au miroir ton image affaiblie, comment se refuserait-il à te la rendre?

— J'endure un inexprimable supplice, reprit Clotar : j'ai peur de n'être pas Dieu. Il paraît peu probable que ma puissance soit la raison de toutes choses : et lorsque j'ai perdu ma bien-aimée, aurais-je éprouvé un sentiment de révolte, si une volonté maîtresse de la mienne ne s'était plu à me pousser à bout ? Voilà mon douloureux secret ; ne le livre à personne et dis-moi ton opinion.

— Le roi dissimulait un grand embarras sous un fin sourire :

— Tu es Dieu. N'es-tu pas venu parmi nous sans laisser d'empreinte sur le sable ? Devant ce prodige la multitude n'a pas hésité un instant à proclamer ta céleste origine. Or, tu le sais, si la parole d'un seul est sujette à caution, la voix d'une nation entière est toujours infaillible. Sans cela, de quoi serait-on certain?

— Si la voix de l'univers entier jurait que ma bien-aimée est morte de mon consentement, elle mentirait, soupira Clotar. Et si je ne suis pas tout puissant, que suis-je ?

Le roi continuait à sourire, preuve que son embarras persistait. Mais, sûr de parler suivant sa conscience, il s'arma de résolution :

— Seigneur, ta haute clairvoyance a dû t'apprendre que moi et quelques prêtres instruits soupçonnons que tu n'es pas la raison de toutes choses. Il doit exister un Dieu auquel tu es soumis. Quel est-il, où habite-t-il, que fait-il ?... Nous serions insensés de vouloir percer le mystère où il s'enveloppe. Il lui convient de n'être adoré qu'indirectement, sous certaines formes, qu'il impose par des merveilles. Tu es une de ces formes. Sois-en fier, car j'estime que, plus un peuple est éclairé, plus le Dieu qui lui est désigné s'élève vers le modèle suprême, et mon peuple mérite un Dieu choisi. Dans les temps reculés, il vénérait de grossières idoles et d'immondes symboles, mais aussi la tradition rapporte des détails monstrueux sur les mœurs de nos ancêtres. Nous sommes maintenant une nation pleine d'aménité, qui honore l'objet de son culte.

Clotar, mal préparé à l'idée qu'il suppléait d'immondes symboles, écoutait avec quelque impatience :

— Pourquoi, dit-il, le Dieu dont je suis, d'après toi, un diminutif déjà perfectionné, veut-il que les hommes aient une religion, puisqu'il met tant de soin à rester inconnu ?

Le roi qui, sans doute, avait médité là-dessus, répliqua sans délibérer :

— Si tu demandais pourquoi nous sommes créés, je resterais muet, tant les motifs qu'on en donne semblent puérils. Quant à la religion, les bons esprits voient en elle un instinct aussi nécessaire à l'homme qu'à la fourmi celui d'amasser des provisions, et qu'à l'abeille celui de construire des magasins à miel. Sans religion les hommes ne tarderaient pas à s'entretuer. Mais la crainte d'un maître plus fort que les plus forts les adoucit au point qu'ils peuvent habiter en commun et bâtir des cités prospères. Suppose un homme vivant seul dans un astre, je crois qu'il n'aurait pas de religion parce qu'elle lui serait inutile et que rien n'existe sans motif. Par contre, si, après des siècles de piété l'âme arrivait à perdre ses inclinations mauvaises, je pense que la religion disparaîtrait comme

superflue... Pardonne, ô Dieu, si je suis dans l'erreur et daigne rectifier mon jugement.

— Tu es un impie ! s'écria Clotar. Disparais à mes yeux et fais pénitence !

Le roi partit, très repentant, car ce n'est pas avec des hypothèses qu'on étouffe des scrupules. Quant à Clotar, il n'était pas encore parvenu à ce point de sagesse où l'on jouit d'analyser sa propre imperfection : aussi demeura-t-il morose.

La fille du roi n'avait pas été surfaite par son père : sa grâce ailée et sa tournure de déesse rendaient son amour digne d'un temple. Mais elle avait beau idolâtrer Clotar, il songeait dans les bras de sa nouvelle amante que rien n'est impossible à remplacer et que seule est perdue sans retour, quand elle a disparu, la divinité qu'on portait en soi-même.

La fille du roi remplaçait le charme mystique de sa devancière par un esprit très ouvert : la conversation des sages, qui, toute petite, l'intéressait, avait développé sa raison sans détruire une disposition féminine à croire beaucoup plus aux dieux palpables qu'aux pouvoirs invisibles. D'ailleurs, malicieuse et gaie, souvent, derrière le voile sacré, son rire faisait écho à la mélopée des fidèles.

Elle ne tarda pas à régner sans partage dans le cœur de son époux. Il enviait sa bonne humeur, estimait sa prudence, et se sentait grandir sous l'adoration d'une personne aussi sensée. S'il lui arrivait parfois encore de se figurer être Dieu, c'était sur la poitrine de la fille du roi.

Mais bien rarement il faisait ce beau rêve, absorbé plutôt par une méditation féconde en invectives contre le tyran occulte qui plane sur les têtes. Pourquoi ne pas s'offrir en toute sincérité aux regards des mortels ?... Pourquoi livrer des dieux indignes à la ferveur des religions ? Et ces dieux, s'ils sont indispensables, pourquoi susciter le doute qui les renverse, l'un après l'autre, vermoulus ? Pourquoi, s'ils sont inconscients, les traiter en usurpateurs ? Le véritable usurpateur, n'est-ce pas celui qui, après avoir permis la gloire des idoles, dévoile soudain leur néant ? Si l'idole est vivante, — ô honte, ô rage ! — est-il humiliation comparable à la sienne ?... chute plus profonde ?... Et au profit de qui ?... Ainsi pensait Clotar, et une fureur blanche le raidissait, tandis qu'à travers des nuages d'encens la foule admirait sa majesté sereine.

Son âme était trop malade, et il aimait trop la fille du roi pour ne pas réclamer d'elle un mot de compassion :

— Ma détresse ferait pitié aux misérables qui m'implorent... Tout puissant, je ne constate en moi que faiblesse... Il y a un Maître qui tôt ou tard ordonnera ta mort, et je ne pourrai m'y opposer !... que puis-je empêcher ?...

La princesse l'embrassa tendrement :

— Ah ! je te plains de tout mon cœur, tu dois souffrir cruellement ! J'ai entendu dire qu'il n'est pas de supplice plus grand que d'avoir cru en Dieu et de perdre la foi... Mais si l'on est Dieu et qu'on perde la foi en soi-même, le supplice doit être incomparablement plus atroce...

La princesse, comprenant à quel point son orgueil saignait, redoublait de tendresse presque maternelle. Lui se laissait câliner en sanglotant. Lorsqu'il fut un peu calmé, elle tenta de le faire sourire :

— Regarde à quoi mène de se désoler ainsi !

Ce disant, elle arrachait un cheveu de Clotar et le lui présentait : un cheveu blanc.

— J'aime pourtant un jeune Dieu ! ajouta--elle aimablement.

Malgré tout son esprit, elle venait de commettre une grosse maladresse. Clotar pâlissait.

— Le jeune Dieu, murmura-t-il, prendra peu à peu la figure d'un vieillard : après les cheveux blancs, les rides, puis les infirmités. Enfin, comme tous les vieillards il descendra dans la tombe. Et l'on dira : « Notre Dieu toussait hier, il est mort ce matin...Quel miracle !... Agenouillez-vous, mortels!... »

Consternée la princesse joignit les mains, sans une parole, car elle commençait à penser que Clotar pouvait avoir raison. Lui, de nouveau, l'interrogeait d'une voix sourde :

— Je t'en prie, réponds, crois-tu que je mourrai !

Il s'était emparé de ses mains et l'attirait, forçant son regard. Elle dut lever les yeux et l'aperçut livide ; un visage de cadavre. Saisie, elle ne put retenir un cri.

Clotar n'insista pas, et de longtemps ne parla plus de sa mort, bien qu'y pensant toujours. Il s'y fût résigné, s'il avait pu disparaitre, sans laisser la répugnante épave, témoin du peu qu'il était. Mais les propos que tiendrait le peuple devant son corps défiguré, l'ironie qui ferait cortège à sa divinité vaincue, les ridicules funérailles qui changeraient le temple de sa gloire en sépulcre de ses os ! La fille du roi devinait ce tourment. Mais que dire pour l'alléger ? Elle refoulait dans son cœur de tendres

niaiseries et, pour se tirer d'affaire, offrait, en personne avisée, sa silencieuse étreinte.

Clotar s'enflammait encore à ce genre d'éloquence; et souvent, par les belles soirées, il entraînait amoureusement la fille du roi le long des prairies jusqu'à la plage, où tous deux, doucement recueillis, écoutaient la mer haleter dans l'ombre.

Bientôt une sphère étincelante émergeait des vagues, qui, avec des reflets d'armures, cliquetaient au clair de lune.

— Je ne demande qu'une chose à Celui qui donne la vie et la mort, disait Clotar : qu'il me mette seul dans cet astre, seul loin des regards moqueurs et des curiosités impies, seul avant ma décrépitude.

— Seul ? répétait la bien-aimée d'un ton de reproche.

— Oui, répliquait-il avec tristesse. Ah ! crois-moi, je ne suis pas insensible au déchirement des séparations éternelles et ne souhaite pas une heure de félicité loin de toi. Je supplie la suprême Clémence de me ménager un départ digne d'un Dieu, quitte à endurer ensuite ce qu'elle voudra.

Allait-il être exaucé ? Depuis qu'il se sentait parent des hommes par la souffrance, une profonde pitié l'inclinait vers eux. Les murmures de la foule,

autrefois écoutés dans une distraction hautaine, prenaient un sens. L'espoir, la crainte, l'angoisse palpitaient dans le bourdonnement des prières. Les yeux brillants de ferveur, les fronts humiliés, les mains jointes, tout le langage honteux des misères l'assiégeait d'une pathétique éloquence. S'il n'avait eu qu'un mot à dire, certes l'assemblée gémissante se fût dispersée joyeuse ! Peu à peu, la toute-puissance et la miséricorde lui semblèrent inséparables. Convaincu de sa propre faiblesse, il ne l'était pas moins de trouver au dehors un secourable ami. Enfin il conquérait par la tribulation ce que des siècles de méditation n'avaient pu lui gagner : la foi en son Dieu caché, et le don de prier avec l'espérance d'obtenir. Il parvenait à la folie sublime d'aimer, au delà des espaces, le haïssable tyran. Son optimisme lui montrait la place qui l'attendait, au retour du pèlerinage terrestre, à côté d'un bienveillant suzerain, sur les nuées resplendissantes. Les femmes, le roi, les prêtres l'observaient, anxieux, prévoyant des prodiges, incapables de discerner s'il y avait de la colère, du mépris ou un admirable renoncement dans la parole du Dieu qui se prétendait réclamé par la patrie céleste. Les femmes, le roi et les prêtres surent bientôt à quoi s'en tenir.

La peste se déclara, d'une violence inouïe, n'épargnant pas l'enceinte sacrée, où l'apportaient ceux dont la terreur stimulait le zèle. Les compagnes de Clotar tombaient autour de lui, qui, à chaque perte nouvelle, s'inclinait :

— Ne voyez-vous pas qu'il existe une autre volonté, sœur de la mienne ?... Ce qu'elle commande est pour le mieux. Glorifiez notre Providence dont les vues sont profondes !

Il s'expliquait en toute sincérité, confondant sa personnalité soumise avec celle qui gouvernait. Tout fait accompli lui paressait heureux, puisque rien n'arrive sans l'ordre d'en haut.

La fille du roi mourut à son tour : Clotar ne sortit pas de sa soumission calme.

Mais, un soir, il monta sur la terrasse du temple, dévoré, lui aussi, d'une fièvre ardente. Un peu ranimé par la fraîcheur, il écouta les cris funèbres qui, de loin, l'invoquaient. Partout dans la campagne, au milieu des jardins, sur la lisière des forêts, brûlaient les bûchers des morts, tandis qu'à l'horizon, comme un bûcher mieux nourri que les autres, le volcan exhalait par intervalles de sinistres clartés.

De nouveau, Clotar se sentit défaillir : le mal triomphait. En un instant s'évanouirent les systèmes

consolants fournis par l'ingéniosité de sa foi. Il allait expirer comme sa bien-aimée, ses prêtres, comme le premier venu !

Mourir !... Lui !... Un Dieu !...

Il se prosterna devant celui qu'il devinait implacable.

— Ainsi, c'est résolu !... Vous jetez à la pourriture la majesté divine !... Oui c'est votre puissance que vous humiliez en me brisant. Vous êtes le maître des Dieux, mais je suis le Dieu des hommes ; et quand ils insulteront mon cadavre, que restera-t-il de sacré pour eux ?

Un frisson glacé lui apprit combien sa prière était vaine. Pauvre Dieu déchu, qu'allait relever l'indomptable énergie de l'orgueil humain !

Il se met debout, cherchant un coin pour y mourir, et il pousse un cri de victoire. Là-bas le volcan s'est embrasé, les lacs de feu débordent, une fumée lourde descend sur les vallées. Aura-t-il la force d'aller se faire engloutir par la fournaise ?... Il part, chancelant le long des rues, à travers les carrefours. Qui reconnaîtrait, dans cet agonisant, le Dieu qu'on n'ose regarder face à face ? Ceux qui fuient devant les laves s'écartent avec horreur du pestiféré qui se traine dans la direction du cratère. Les

mains et les genoux ensanglantés, il rampe sur le sol fumant : mais ses yeux prennent l'expression du triomphe ; car le torrent rouge se précipite à sa rencontre, couvert d'un brouillard fauve. Le Dieu disparaît comme il était venu, sans imprimer sur le sol la trace de ses pas.

IV

AU DELA

IV

Au delà

Clotar a retrouvé dans la lune son ancienne demeure : et, cette fois, il n'a rien oublié du passé. Il se souvient d'avoir été Dieu. Voilà l'épouvantable supplice qui lui était réservé.

Le Créateur n'a pu obtenir l'hommage des créatures. Elles ne comprennent ni sa grandeur ni son but. C'est la souffrance du Seigneur ! En voulant n'être pas la seule intelligence, il s'est donné des rivaux. Lorsque Dieu visite les temples, il en rapporte l'amertume des rois détrônés.

Le Seigneur se fût contenté d'un fidèle : Clotar pouvait être l'élu. Il a manqué à sa mission. Son châtiment, châtiment grandiose, est de copier la souffrance de Dieu. Il s'est vu tout-puissant, et ne l'est plus. Il a joué devant un parterre éperdu le Mystère de l'infini ; et maintenant sa voix sonne dans le désert, il appelle son peuple, il supplie et

blasphème, il demande un autel ou la mort. Il n'aura jamais que l'éternelle solitude avec des souvenirs splendides et d'immenses désirs.

Achevé d'imprimer
le 10 juin 1909.

CE VOLUME EST MIS DANS LE
COMMERCE AU PRIX DE 7 FR. 50

LES

BIBLIOPHILES FANTAISISTES

Nous assistons, c'est un fait, à l'agonie du volume à 3 fr. 50. Les statistiques du dépôt légal constatent la diminution du nombre des romans qui paraissent chaque année. Est-ce à dire qu'on lise moins? Bien au contraire. Mais il s'imprime dans des collections à 95 centimes, 1 fr. 35, etc., des ouvrages tirés à cinquante mille exemplaires, ou davantage. On ne vendrait pas cinq mille exemplaires de ces mêmes ouvrages publiés à 3 fr. 50.

S'en étonner serait mal connaître les besoins modernes. S'en plaindre serait vain. Les éditeurs français n'ont fait qu'imiter leurs confrères anglais et américains qui depuis longtemps ont mis en circulation des collections à bon marché. Mais à côté de ces séries populaires, les libraires étrangers offrent au public des livres qui, sans constituer des publications de luxe réservées à quelques curieux, sont bien supérieures, par l'élégance du format, la beauté du

papier et des caractères, au banal volume jaune de nos devantures. On ne trouve rien de semblable en France.

C'est à quoi les Bibliophiles Fantaisistes se sont proposés de remédier.

Nous avons eu le rare plaisir de voir notre initiative comprise par un certain nombre d'auteurs déjà célèbres : MM. Maurice Barrès, J.-E. Blanche, Marcel et Jacques Boulenger, René Boylesve, François de Curel, Claude Farrére, Gérard d'Houville, Louis Laloy, Pierre Louÿs, Paul Margueritte, Francis de Miomandre, Nozière, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Jérome et Jean Tharaud, dont nous avons publié ou publierons des œuvres avant le 1er octobre 1910.

Chacun de nos volumes est imprimé avec les caractères, le format et le papier qui nous semblent le mieux convenir au sujet. Nous arrivons ainsi à offrir à nos souscripteurs des ouvrages qui, par la manière seule dont ils sont présentés, constituent déjà des ouvrages de bibliophile.

Ils sont toujours tirés à 500 exemplaires numérotés à la presse.

Les souscripteurs s'engagent à verser une somme de 5 francs pour chaque volume qui leur est remis

par la poste contre remboursement. La souscription annuelle ne s'élève jamais au-dessus de 50 francs, et la Société se réserve, s'il est publié plus de dix volumes par an, de les offrir aux membres souscripteurs. (Dès le 1er novembre 1909, la Société offrira à ses souscripteurs un essai sur Mme Colette Willy, par M. André du Fresnois.)

Les exemplaires non souscrits sont mis dans le commerce à un prix variable, mais qui ne s'abaisse jamais au-dessous de 7 francs 50, sauf pour les volumes offerts aux souscripteurs.

Les souscriptions pour la première année courent du 1er octobre 1908. M. Eugène Marsan, administrateur de la Société (11 *bis*, rue Poussin, Paris XVIe), est chargé de les recevoir.

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS
PAR LA SOCIÉTÉ

MARCEL BOULENGER : *Nos Élégances.*

(15 NOVEMBRE 1908).

Ce recueil de chroniques est tout à fait le contraire du volume à grand tirage : il semble avoir été composé pour les délicats et les lettrés, ceux que l'on appelait autrefois des dilettantes ; et nos sottes gens de contemporains y trouveront la peinture de leurs ridicules, que l'auteur caresse au passage d'une main dédaigneuse, à la cavalière, pour ainsi dire.

RENÉ BOYLESVE : *La Poudre aux Yeux.*

(1er FÉVRIER 1909).

Les contes que l'on trouvera dans ce volume sont tous sur de bonnes gens, un peu ridicules, tout à fait de notre pays, la France bourgeoise, que l'on aime et que l'on raille. Il ne faut pas demander à ces croquis une ampleur qu'ils n'ont pas voulu avoir ; ils sont justes, exacts, précis, et leur auteur n'est point la dupe dans un jeu où il semble se plaire à laisser entrevoir ce qu'il pense plutôt qu'à le proclamer à grand fracas de cymbales et de cuivres.

Louis Thomas :

L'Esprit de Monsieur de Talleyrand

(1er Mai 1909).

C'est un essai de biographie, de portrait, que M. Thomas a voulu donner du célèbre diplomate. Il a recueilli dans ce but toutes les anecdotes et les mots qui exprimaient quelque chose de l'esprit de M. de Talleyrand et de l'opinion qu'en avaient ses contemporains. Le volume ainsi composé est plaisant, avec un côté sérieux, puisqu'en effet M. de Talleyrand a joué un grand rôle. Une caricature de Dantan a semblé aux éditeurs le meilleur portrait qui pût accompagner ce feu roulant de malices.

Jacques Boulenger : *Ondine Valmore*

(15 Mai 1909).

L'étude de M. Jacques Boulenger sur la fille de la célèbre poétesse comprend une biographie et les œuvres de cette enfant vite disparue, des poésies, un conte et quelques lettres recueillies çà et là. La reproduction d'une miniature charmante aide les esprits à évoquer cette figure un peu effacée de notre histoire littéraire.

A PARAITRE

AVANT LE 1er OCTOBRE 1909 :

Louis Laloy : *Claude Debussy.*

OUVRAGES EN PRÉPARATION :

Maurice Barrès : *L'Angoisse de Pascal.*

René Boylesve : *Nymphes dansant avec des Satyres* (avec des ornements de Pierre Hepp).

J.-E. Blanche : *Essais et Portraits.*

Jacques Boulenger : *Candidature au Stendhal-Club.*

Claude Farrère : *Quatre Contes à Stratonice.*

Gérard d'Houville : *Les Fourberies de l'Amour.*

Louis Loviot : *Alice Ozy (1820-1893).*

Pierre Louÿs : *Versions Grecques.*

Paul Margueritte : *Nos Tréteaux.*

Eugène Marsan : *Giosué Carducci.*

Nozière : *Pièces Galantes.*

Henri de Régnier : *Les Dépenses de Madame de Chasans* (documents sur la vie de famille au XVIIIe siècle).

Francis de Miomandre : *Gazelle* (Mémoires d'une Tortue).

Laurent Tailhade : *Au Pays de l'Alcool et de la Foi.*

Jérôme et Jean Tharaud : *La Tragédie de Ravaillac.*

Les Poésies de Choderlos de Laclos

réunies et annotées par Arthur SYMONS *et* Louis THOMAS

Un volume in-8 écu, imprimé avec les anciens caractères de P. Didot l'Aîné, à 312 exemplaires numérotés.

300 sur papier velin fort . . . . 5 Fr.
12 sur papier de Hollande Van Gelder ancien. . 12 Fr

Paul VERLAINE

Voyage en France par un Français

publié d'après le manuscrit inédit, avec une préface de L. Loviot

Un volume in-12 tiré à 10 exemplaires numérotés sur papier du Japon . . . . 25 Fr.

F. CHAMBON
Bibliothécaire à l'Université de Paris

Notes sur Prosper Mérimée

La jeunesse de Mérimée. Années de dissipation. Stendhal. La liaison avec George Sand. L'inspection des monuments historiques. Voyages en Angleterre, dans le Midi de la France, en Bretagne, dans l'Est, en Auvergne, Touraine, Poitou, Bourgogne, Corse et Grèce. L'Institut. La Révolution en 1848. Sa mort. Essai de reconstitution de sa bibliothèque.

Ouvrage contenant plus de 100 lettres inédites de Prosper Mérimée.

Un fort volume in-8 de XVIII-498 pages, tiré à 150 ex. . . . 15 Fr.

V. TRIMOUILLE

Un Missionnaire de 93

Marc-Antoine Baudot, député de Saône-et-Loire, à la Législative et à la Convention, son rôle politique, ses missions, *ses mémoires ou notes historiques.*

Un volume petit in-8 avec un tableau généalogique . . . 3 Fr. 50

Dr FRIEDRICHS

La Franc-Maçonnerie en Russie et en Pologne

Un volume petit in-8 de 71 pages . . . . 2 Fr.

A. ROBIDA

Les Vieilles villes des Flandres

Belgique et Flandre Française

Illustré par l'auteur de 155 compositions originales, dont 25 hors texte, et d'une eau-forte

Un beau volume grand in-8° jésus, sous couverture illustrée en couleurs . . . . **15** Fr.

Cartonné, toile anglaise avec fers spécialement dessinés par l'artiste, tête dorée ou tranches dorées . . . . **20** Fr.

Il a été tiré en outre :

25 exemplaires sur Japon Impérial contenant une double suite de toutes les compositions, 3 états de l'eau-forte et un dessin original aquarellé par A. Robida, au prix de . . . . **100** Fr.

100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, contenant une double suite de l'eau-forte et des hors texte et un dessin original, au prix de . . . . **50** Fr.

LA MÉSANGÈRE

Les Petits Mémoires de Paris

I. *Coulisses de l'Amour.*
II. *Rues et intérieurs.*
III. *Carnet d'un suiveur (Le Paris du Second Empire).*
IV. *Petits métiers.*
V. *Les Nuits de Paris.*
VI. *Toutes les Bohêmes.*

Série de 6 petits volumes in-24, illustrée de 24 eaux-fortes originales de Henri Boutet, de 8 reproductions hors texte, dont 4 en couleurs, d'estampes de Abraham Bosse, A. de St-Aubin, Bouchardon, Trévies, Gavarni, etc., chaque volume. . . . . 2 Fr.

Il a été tiré de chacun de ces volumes 25 exemplaires numérotés sur papier du Japon avec double suite des eaux-fortes à **10** fr. le volume.